

J. Kessel
Portraits: Erich-Maria Remarque
Gringoire (Paris, FRA)
05.12.1930

Original:
Signatur: R-A 2.3.040

Portraits

Erich-Maria Remarque

par J. Kessel

Je ne me souviens plus du titre que porte ce conte de Guy de Maupassant, mais fort bien de sa trame. On y voit une jeune femme de province, venue pour un jour à Paris, affolée de sa courte liberté, et qui la met à profit en se jetant au cou d'un romancier célèbre dont les œuvres ont pourri de passion et de rêve ses longues journées ternes. L'écrivain est vieux, maniaque, d'humeur désagréable. Il fait un piètre amant. Bref, l'aventure tourne en affreuse déception.

Ce conte m'avait frappé lorsque j'étais adolescent et m'avait préparé à accepter sans contrôle le lieu commun affirmant que le physique d'un auteur ne répond presque jamais à l'image que peuvent lui composer ses ouvrages. Depuis, j'ai appris à lire, j'ai connu de nombreux écrivains, et j'ai complètement changé d'avis.

Il est bien rare que le visage d'un romancier, d'un poète, d'un philosophe, que ses mouvements, que sa parole ne reflètent pas leur essence profonde ce qui fait le prix de son art ou, au contraire, son peu de valeur.

Sans doute, les personnages d'un récit peuvent être complètement différents de l'auteur qui les a conçus et c'est ce qui trompe les observateurs superficiels. La provinciale de Maupassant devait être parmi ceux-là.

Mais l'accent propre à un écrivain, sa sensibilité, son intelligence, tout ce dont il se sert pour la substance de son œuvre, on le retrouve, pourvu que l'on sache un peu déchiffrer des traits dans ses yeux, on front, ses mains ou sa voix.

Il était trois heures du matin lorsque, à Berlin, il y a quelques semaines, je pus vérifier ce fait une fois de plus.

Dans un appartement de Kurfurstendam, mon ami Paul Bringuier et moi, venant en droite ligne d'un restaurant de nuit, nous faisons connaissance avec Erich-Maria Remarque.

Il y avait là deux femmes ravissantes, Mme Remarque et une actrice russe, un homme de cinéma, l'hôte, puis, dans un coin, à moitié étendu sur un canapé, l'auteur de *A l'Ouest rien de nouveau*.

A première vue, il semblait de ces gens qui sont faits en série dans les pays du Nord: blond, assez grand, solide, le teint rose, les yeux bleus. Une très grande jeunesse. Une très grande netteté.

Seulement, les yeux étaient légèrement enfoncés sous le front lisse et il y flottait un singulier mélange, à peine perceptible, de tristesse, d'ironie.

Seulement, dans le visage au modelé sans relief se détachait une bouche un peu molle, sensible, sensuelle.

Et si l'on regardait attentivement cette figure au repos, on y distinguait peu à peu une sorte de poids surprenant, une densité qui en changeaient complètement l'expression.

Alors, loin d'être déçu par ce jeune homme nonchalant qui avait écrit le livre de guerre au retentissement le plus prodigieux, par ces traits lisses qui appartenaient à l'auteur dont l'œuvre avait bouleversé les cœurs dans le monde entier, on comprenait mieux le secret de sa puissance, on découvrait tout à coup le ressort même de son action.

Ce qu'il y avait en Remarque de général, de commun aux autres hommes, lui assurait une sensibilité qui trouvait immédiatement accès auprès des lecteurs des nations les plus diverses. Il était humain de la façon la plus vaste, la plus ample.

En même temps, le léger décalage qui se montrait dans son regard, ses lèvres, son expression, cet approfondissement de sa personnalité, sans rien déformer de ces réactions simples, lui donnait le moyen de les exprimer avec une vigueur, une sobriété et un accent singuliers.

Ainsi je vis Remarque ce matin-là, où nous ne parlâmes guère, car il savait au plus vingt mots français et moi vingt mots allemands qui, pour comble d'infortune, étaient les mêmes.

Quinze jours plus tard, nous nous retrouvâmes à Paris.

Là je le connus mieux, car tout le temps qu'il demeura ici je ne le quittai presque point, lui servant de guide à travers la ville nocturne. De plus, par un phénomène de contagion, d'osmose à peu près inexplicable, cet homme qui, à Berlin, balbutiait difficilement quelques phrases banales en français, dès qu'il fut à Paris, se mit à entendre, à parler, à deviner notre langue d'une façon beaucoup plus pénétrante.

Cette perméabilité mystérieuse et les heures que nous passâmes ensemble firent que j'approchai Remarque jusqu'à certains replis profonds où ce jeune homme, taciturne et clos à l'ordinaire, se laisse rarement atteindre.

Or, jamais, au cours des conversations que nous eûmes, au cours de promenades que nous fîmes, des longues nuits passées à entendre des musiques nègres, russes, espagnoles ou l'accordéon des bals musettes, il ne démentit par une parole ou par un geste l'impression première qu'il m'avait donnée dans un appartement de Kurfürstendam.

Sa curiosité était profonde, nuancée, intelligente. Mais elle n'avait rien de professionnel. Remarque ne promenait pas sur un monde inconnu le regard de profiteuse, d'anthropophage qu'ont malgré eux et souvent inconsciemment les écrivains que leur métier a déformés et qui notent chaque détail avec le dessein avoué ou non de l'utiliser un jour. Il jouissait du spectacle nouveau qui s'offrait à lui sans arrière-pensée.

Il vivait.

C'est là, il me semble, le trait essentiel de son caractère comme de son talent. Et l'un conditionne toujours l'autre.

Un homme sain ne peut pas écrire comme un homme malade. La passion, l'outrance d'un tempérament marquent un livre d'une emprise fatalement différente de celle que lui peut donner une sereine lucidité.

Erich-Maria Remarque est un homme sain et lucide, sain de la santé la plus tangible, la plus vigoureuse, la plus simple, lucide de l'esprit le plus averti, le plus ferme, le plus accueillant. Et tout cela se fonde dans un sens de la vie sincère, limpide et grave comme une belle eau profonde.

On dirait qu'il ne retient des aspects multiples, passagers de l'existence, que ceux qui sont sérieux, essentiels. Pour les autres, son étrange sourire qui soulève à peine le coin de ses lèvres, un sourire triste et railleur suffit. Mais les faits qu'il accepte, qu'il reçoit vont loin, très loin dans cette eau claire et profonde qui forme son regard et sans doute son âme.

C'est cela qui lui permet d'être simple dans le succès le plus inattendu, le plus vertigineux qui ait jamais croulé sur un écrivain. C'est cela, qui l'assure contre les travers les plus innocents d'un homme de lettres.

Il n'en est pas un. Il n'a même pas besoin de lutter contre le terrible dualisme d'un auteur, contre le témoin, contre le double angoissant et odieux qui dévore en général la puissance vitale de ceux qui nourrissent leurs fictions de leur sang.

Combien de fois Remarque ne m'a-t-il répété:

– Je suis un homme normal, tout ce qui se fait de plus normal. Ma seule anomalie est d'écrire. Je limite les crises autant que je peux.

Il ne disait que la stricte vérité. Son travail d'écrivain est un accident dans son existence. Et de ce caractère accidentel, il tire sa force, sa beauté. En voici un exemple qui m'a frappé. Lorsque Remarque était à Paris, on donnait quelques représentations du film tiré de *L'Equipe*. Par amitié pour moi, il voulut en voir une. Toute la soirée qui suivit, il fut silencieux, oppressé. Je lui demandai la raison de cette tristesse.

– J'ai revécu la guerre, répondit-il.

Quelle fraîcheur, quelle vitalité ne faut-il point pour réagir ainsi, à celui qui a écrit *A l'Ouest rien de nouveau*, c'est-à-dire à l'homme en qui le travail de l'écrivain aurait dû user le plus toute émotion de cette sorte.

Je ne connais rien du deuxième livre de Remarque que commence à publier aujourd'hui le *Matin*, sauf qu'il traite du désarroi matériel et moral de la démobilisation, mais je suis sûr, parce que j'ai bien vu son visage et bien entendu sa voix, que *Après* est un très beau livre.

J. Kessel